
LÉON BRUNSCHVICG

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES

Tome II : Les deux thèses

Édition dirigée par Marion Marchal

Œuvres philosophiques de Léon Brunschvicg

Édition dirigée par Marion Marchal

Comité scientifique : Hourya Benis-Sinaceur, Denis Kambouchner,
Dominique Pradelle et André Simha.

Œuvres philosophiques de Léon Brunschvicg, en 17 tomes.

1. Spinoza
2. Les deux thèses
3. *Introduction à la vie de l'esprit et L'idéalisme contemporain*
4. Articles et conférences : 1888-1912
5. *Les étapes de la philosophie mathématique*
6. *Nature et liberté*, suivi des travaux de 1913 à 1921
7. *L'expérience humaine et la causalité physique*
8. Articles et conférences : 1922-1926
9. *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*
10. Articles et conférences : 1927-1930
11. Articles et conférences : 1931-1933
12. « De la vraie et de la fausse conversion », *De la connaissance de soi*, et *Les âges de l'intelligence*
13. Articles et conférences : 1934-1938
14. *La raison et la religion*
15. Descartes et Pascal
16. Les derniers écrits : 1939-1943
17. Correspondance philosophique

www.editions-hermann.fr

ISBN PDF : 979-I-0370-4801-I

ISBN ebook : 979-I-0370-4800-4

© 2026, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris.

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE LÉON BRUNSCHVICG

Tome 2

Les deux thèses

La modalité du jugement
Suivie de
La vertu métaphysique du syllogisme selon Aristote

Avec en appendices la retranscription de la soutenance de thèses
de Brunschvicg et le résumé de *La modalité du jugement*
parus dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*

Édition dirigée par Marion Marchal

La modalité du jugement et les appendices ont été annotés par M. Marchal,
La vertu métaphysique du syllogisme selon Aristote par F. Berland.

PRÉSENTATION

Léon Brunschvicg a vingt-sept ans lorsqu'il soutient en mars 1897 ses deux thèses, *La modalité du jugement* et *La vertu métaphysique du syllogisme selon Aristote*. Elles ne constituent pourtant pas ses premiers travaux. Brunschvicg est déjà l'auteur reconnu de *Spinoza* (Alcan, 1894), ouvrage issu de son mémoire couronné du prix Bordin de l'Académie des sciences morales et politiques en 1891. Avec ses amis rencontrés au lycée Condorcet, qui l'accompagnèrent à l'École normale supérieure, il anime la vie philosophique du moment en travaillant à la création puis au développement de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, fondée avec Élie Halévy et Xavier Léon. L'apparition de cette nouvelle revue marque un changement notable dans l'actualité philosophique, en faisant perdre à Théodule Ribot le monopole que lui-même reconnaissait avoir par la *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*¹. Brunschvicg, Halévy et Léon organisent les volumes, s'interrogent sur les auteurs à publier et demandent des articles aux personnalités capables d'assurer la renommée de leur revue. Ils développent, contre la tendance positiviste et psycho-physiologique de la *Revue Philosophique*, une ligne éditoriale ouverte autant aux sciences qu'aux problèmes métaphysiques classiques². L'ambition est rationaliste, l'ennemi, dogmatique. Ainsi le jeune Brunschvicg incarne-t-il l'universalisme gnoséologique et moral qui caractérise les élèves d'Alphonse Darlu et d'Émile Boutroux.

Si Brunschvicg n'est pas un inconnu au moment d'achever ses thèses, celles-ci n'ont cependant pas le succès escompté. À la soutenance, les membres du jury désapprouvent autant le vague du sujet que son ambition, prétexte à une philosophie à la fois totale et anti-systématique ; le

1. Cf. D. Merllié, « Les rapports entre la *Revue de métaphysique* et la *Revue philosophique* : Xavier Léon, Théodule Ribot, Lucien Lévy-Bruhl », *Revue de Métaphysique et de Morale*, (désormais notée *RMM*) janv.-juin 1993, p. 88.

2. Cf. É. Halévy, *Œuvres complètes VII, Correspondance philosophique (1891-1914)*, Paris, Les Belles Lettres, 2023, p. 48-49, p. 135, p. 219, p. 230, p. 258.

champ étudié est trouvé démesuré, et la production doctrinale, censée dépasser la monographie historique, décevante, « probabiliste », en deçà des attentes métaphysiques éveillées par l'usage du vocable « idéaliste ». Brunschvicg craignait que sa thèse fût « maigre »³ : c'est précisément le contraire qui lui fut reproché.

De fait, *La modalité du jugement* est un texte difficile d'approche, dont le problème s'avère complexe à délimiter. Divisé en six chapitres, l'ouvrage cherche les conditions du jugement, une fois entérinée la relativité, révélée par le criticisme, de l'être par rapport à la pensée du sujet jugeant. Comme l'établit le premier chapitre, la tâche est réflexive : l'intelligence doit se prendre elle-même pour objet afin de comprendre comment l'affirmation de l'être procède de la pensée tout en semblant dériver de ce qui n'est pas elle mais qu'elle rencontrerait comme une donnée externe. En premier lieu doit donc se poser la question : « que signifie le verbe ? »⁴, autrement dit, qu'est-ce qu'affirmer l'être ? Le mouvement historique retracé dans le chapitre II mène de l'ontologie à son abandon par le criticisme : désormais la pensée se définit comme « fonction qui pose l'être »⁵. Est-ce là faire de la pensée une puissance auto-constituante et autonome, ne subissant aucune contrainte lors du jugement ? Non, et ce car, comme le montre la triple division entre formes d'intériorité, d'extériorité et de mixité, proposée par le chapitre III, les jugements découlent de deux extrêmes : l'unité d'une part, et la réalité, désignée par le « *Cela est* », de l'autre. D'un côté l'unité pure est inconciliable avec la discursivité de la pensée et la multiplicité que ses termes impliquent, de l'autre, une réalité totalement hétérogène à la pensée s'avère impensable : l'autre que la pensée est toujours saisi comme autre *par elle*. Les formes d'intériorité et d'extériorité constituent ainsi deux limites idéales, mais essentielles au jugement, qui, mixte, affirme *depuis la pensée* l'être *comme s'il n'était pas* pensé. Or à ces trois formes correspondent les trois modalités : à la pure pensée idéale, la nécessité, à la pure extériorité, la réalité, et au

3. Lettre de Brunschvicg à É. Halévy, Tours, 1893, dans « Quelques lettres inédites de Léon Brunschvicg », éd. J. Lameere, *Revue Internationale de Philosophie*, 1951, vol. 5, n° 15, p. 11 : « Je pense aussi à ma thèse, mais tout cela se démontre si simplement que j'en ai presque honte, et ma thèse sera maigre, mais bien portante tout de même, j'espère ».

4. *Infra*, p. 76.

5. *Infra*, p. 113.

mixte, la possibilité. Le progrès de la connaissance demande, à partir de ces distinctions, qui ont séparé les deux univers de la réalité et de la science, que la modalité de la nécessité abolisse les autres. Cette tâche identifiée, les chapitres IV et V analysent chaque type de jugement pour le situer au sein de cette classification. La division de l'ordre théorique et de l'ordre pratique n'empêche cependant pas leur correspondance. Ainsi à l'incontestabilité de l'altérité subie par la conscience au travers du *Cela est* répond l'expérience de la douleur (IV, 2 et V, 2), à l'esthétique, celle de l'art (IV, 6 et V, 6), à la pure intériorité de l'unité, le mysticisme (IV, 8 et V, 8), tandis que la dégradation de la législation apodictique vers le probabilisme met en miroir la physique avec le droit, puis les probabilités avec la vie sociale (IV, 11 – V, 11 et IV, 12 – V, 12). Le chapitre conclusif reprend alors les « remarques finales » du chapitre IV : la réflexion a révélé que, si l'être est fonction de la pensée, accroître la part de la forme d'intériorité dans les jugements exige néanmoins, non seulement de ne pas essentialiser le dualisme, mais de le surmonter. Comment Brunschvicg exprime-t-il ce surmontement ? Par l'unification des « deux univers », ceux de la compréhension et de la réalité subie, en vue de former celui en lequel « ce qui est vrai en vertu de son intériorité apparaîtra comme réel en vertu de son extériorité ; nécessité logique et réalité donnée seront termes univoques, et, comme le voulait Spinoza, il n'y aura qu'une modalité du jugement »⁶. Tel est l'idéal de la pensée une fois l'être compris comme le résultat de l'usage de la copule et non comme son antécédent.

Ce n'est donc pas une ontologie que propose *La modalité du jugement* en traitant de « l'être », sans pour autant que l'étude de la copule se restreigne à une analyse logique. Quelle est, selon l'expression de son ami Halévy, cette « espèce de “logique” à la façon allemande que Brunschvicg est en train d'entreprendre en manière de thèse »⁷ ? Il semble, à première vue, que la thèse de Brunschvicg s'inscrive pleinement dans la démarche des néokantiens allemands consistant à réfléchir les résultats du criticisme en vue du renouvellement de la théorie de la connaissance. Brunschvicg produirait un commentaire de Kant, retravaillant et déplaçant la théorie des modalités exposée dans l'*Analytique*

6. *Infra*, p. 218.

7. É. Halévy, *Œuvres complètes VII, op. cit.*, p. 153.

transcendantale, et, tout comme Cohen et Natorp de l'autre côté du Rhin, se dirait fidèle à « l'esprit » du kantisme sans proposer un texte rigoureusement kantien. Tentative de lecture séduisante car simplificatrice, mais qui ne peut que se heurter au manque de « kantisme » de la thèse de Brunschvicg⁸ : pauvreté des références à Kant, certes, mais surtout, multiplicité des usages et références à *d'autres que Kant*. De Platon à Aristote, en passant par Descartes, Spinoza, Leibniz, jusqu'à l'actualité des études mathématiques et logiques, Brunschvicg discute et intègre un si grand nombre d'auteurs dans l'étude de la modalité, que la formulation kantienne de son problème n'est plus exclusive⁹. Le thème de la modalité dissimulerait-il l'objet véritable de la recherche ? Ou bien faudrait-il voir en la multitude des références le signe d'un criticisme éclectique ?

La reconnaissance kantienne du problème du jugement, qui permet aux yeux de Brunschvicg le développement de son traitement réflexif, ne doit pas faire oublier que ce dernier écrivit au cours de sa vie un « Spinoza », des « Pascal » mais aucun « Kant ». Halévy le décrit comme l'« avocat de l'intellectualisme »¹⁰, non comme celui du kantisme. Comment, dès lors, un thème aussi kantien que celui des modalités du jugement en vient-il à être choisi parmi les multiples intérêts et lectures que rencontre le jeune Brunschvicg ?

En 1891, après avoir obtenu le prix Bordin pour son mémoire sur la morale de Spinoza et suite à l'obtention de l'agrégation de philosophie, Brunschvicg est nommé au lycée de Lorient. Il confie avoir un service si limité qu'il s'occupe en lisant Plotin, ce qui l'« enivre d'ivresse »¹¹. Il déclare vouloir apprendre l'anglais. Sa correspondance fait surtout état de son intérêt pour Spinoza et Fichte. Cette année inaugure la période de préparation de la *Revue de Métaphysique et de Morale* : qui convaincre d'y écrire ? Heureux de la promesse de Ravaisson de

8. Il est fortement appuyé par G. E. Moore, cf. « *La Modalité du jugement* by Léon Brunschvicg », *Mind*, vol. 6, n° 24, 1897, p. 554, qui note le contraste entre l'ambition critique annoncée par Brunschvicg et son « *actual performance* » « *very uncritical* ».

9. Sur la multiplicité des influences à l'œuvre dans *La modalité du jugement*, voir P. Terzi, *Rediscovering Leon Brunschvicg's Idealism*, Londres, Bloomsbury Academic, 2022, ch. 5.

10. *Œuvres complètes VII, op. cit.*, p. 335.

11. IMEC, Fonds Brunschvicg, XL 2 1891. Brunschvicg fait cours à une classe de trois élèves, service qui le désole quelque peu du point de vue de l'enseignement, mais lui accorde un vaste temps d'étude.

participer au premier numéro, il regrette qu'un nom aussi « brillant » que celui de Bergson ne puisse également s'y afficher¹². Brunschvicg y publiera-t-il ? Il hésite ; son article sur Renan ne le convainc pas, il avoue son rapport trop ambivalent à ce philosophe¹³. Pour faire plaisir à Xavier Léon, il accepte finalement : « Sur la philosophie d'Ernest Renan » paraît en 1893, dans le premier numéro. Son engagement dans la vie de la *Revue* est complet. Il se consacre tant à ses contributions – les courts comptes rendus anonymes qu'il rédige pour les suppléments des numéros sont nombreux – qu'il admet atteindre « le maximum de ce que la Revue peut accepter de [lui], sans se compromettre »¹⁴. Il signe pour autant dans le quatrième numéro un compte rendu sur *La philosophie de l'inconscient* de Th. Desdouits, puis il fait paraître dans le cinquième ce qui constituera le deuxième chapitre de son *Spinoza* de 1894 : « La logique de Spinoza ».

On ne peut que remarquer la rareté des thèmes kantien ou des références à Kant dans les articles publiés lors des premières années de la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Qu'ils soient imprégnés, de façon générale, des thèses kantien, c'est ce dont témoigne « L'année philosophique 1893 », texte que Brunschvicg avait incité Halévy à rédiger avec lui, afin de proposer, pour souligner l'ambition idéaliste de la *Revue*, « un article d'idées générales, dogmatiques au besoin »¹⁵. Mais ce kantisme diffus ne peut être interprété comme un intérêt direct pour l'étude approfondie du système critique. La rareté des écrits se la proposant pour but n'est pas véritablement compensée par la présence épisodique de textes portant sur Kant ou le néo-kantisme. Si l'on trouve, avant 1897, un texte de Natorp et quelques comptes rendus, comme ceux d'un ouvrage de Rickert, d'un commentaire de Kant par Constantin Radulescu Motru, d'une étude de Henry Jones sur Lotze,

12. D. Merlié, art. cit., p. 66, n. 17.

13. IMEC, Fonds Brunschvicg, XL 5, 14 oct. 1892.

14. « Quelques lettres inédites de Léon Brunschvicg », art. cit., lettre écrite à Tours en janvier 1894, à É. Halévy, p. 14.

15. *Ibid.*, Lettre du 14 janvier 1894, p. 12 : « Ne crois-tu pas qu'il serait bon de faire paraître dans la Revue un article d'idées générales, dogmatiques au besoin, sur l'année 1893 au point de vue philosophique ? Ce serait une occasion de dégager d'une façon très précise l'idée de la Revue, et d'en marquer aussi, au besoin, quelques-unes des applications sociales. Si tu veux y réfléchir, peut-être nous mettrons-nous d'accord. Une collaboration, avec publication anonyme, me séduit toujours beaucoup. Reste à savoir si elle t'agréerait autant... »

de la *Logik* de Benno Erdmann, et si l'on note l'intérêt suscité par les travaux d'Adickes, préludes aux *Kant Studien*¹⁶, en rien Brunschvicg et ses amis ne saisissent l'opportunité de la création de leur revue pour diffuser, contre les psychologues contemporains, les néo-thomistes ou les empiristes, les thèses du criticisme¹⁷. Ils cherchent en la philosophie le progrès de l'individu vers l'universel : leur horizon sera l'entièreté de l'histoire de la philosophie.

En 1894, Brunschvicg achève son *Spinoza* et presse Xavier Léon de terminer son ouvrage sur Fichte. Cette année, sa correspondance avec Élie Halévy témoigne essentiellement de son approfondissement du platonisme. Les mentions de sa thèse principale, ou des lectures qu'il effectuerait spécifiquement pour sa rédaction, y sont rares. Toujours en 1894, il dit lire la *Critique de la raison pure* pour se reposer des travaux de Ravaisson sur Aristote¹⁸. C'est cependant des épreuves de son *Spinoza* qu'il s'occupe principalement. Qu'en est-il de l'avancée de ses thèses ? Le 4 février 1895, il affirme progresser, « toujours plongé jusqu'au cou dans la modalité »¹⁹. En 1896²⁰, il se dit content que sa thèse principale plaise à Xavier Léon ; il n'a cependant pas encore terminé sa thèse latine, dont il annonce l'achèvement pour la rentrée – achèvement qui ne connaîtra pas de retard, bien que Brunschvicg ait consacré en grande partie l'année qui précède sa soutenance à l'étude de Pascal. En effet, c'est en 1897 que paraît son édition des

16. Cf. *RMM*, t. 4, n° 4, 1896, p. 416-432, « La métaphysique : le développement de la pensée de Descartes depuis les *Regulae* jusqu'aux *Méditations* » ; t. 1, n° 4, 1893, p. 411-420, Th. Ruysen, « *Der Gegenstand der Erkenntnis, ein Beitrag zum Problem der philosophischen Transcendenz* de H. Rickert » ; t. 4, n° 5, 1896, suppl. p. 11-12, « *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung...* de H. Rickert » ; t. 2, n° 4, 1894, suppl. p. 3, « *Zur Entwicklung von Kant's Theorie der Naturcausalität* de C. Radulescu Motru » ; t. 3, n° 3, 1895, suppl. p. 4-5, « *A Critical Account of the Philosophy of Lotze, the Doctrine of Thought* de H. Jones » ; t. 3, n° 5, 1895, suppl. p. 4-5, « *Logik Premier volume : Logische Elementarlehre* de B. Erdmann » ; t. 4, n° 1, 1896, suppl. p. 4, « *Kant-Studien* par Adickes », où sont discutées les deux dissertations de la brochure parue en 1895 chez Lipsius et Tischer.

17. Comme le souligne M. Ferrari dans *Retours à Kant*, trad. Th. Loisel, Paris, éd. du Cerf, 2001, p. 152, il ne s'agit pas « d'une revue d'« école », et encore moins d'une revue d'obédience néo-kantienne ».

18. IMEC, Fonds Brunschvicg, BRN 37.8.

19. IMEC, Fonds Brunschvicg, XL 8, 4 fév. 1895.

20. IMEC, Fonds Brunschvicg, XL 13.

Pensées et opuscules de Pascal chez Hachette, pour laquelle il reçoit le prix Saintour de l'Académie française.

Il semble ainsi que la lecture de Kant ne soit pas l'intérêt principal du jeune Brunschvicg. Ce sont ses études, et non des recherches personnelles, qui le font en réalité travailler pour la première fois la philosophie critique. Ainsi doit-il réfléchir, dans le cadre d'un cours de Darlu en 1888, la question « comment Kant a-t-il pu dire que les catégories de la pensée sont les formes *a priori* de toute expérience possible ? ». L'exercice consistait à répondre aux objections d'Élie Rabier à l'encontre de la *Critique de la raison pure*²¹. L'enseignement de Darlu marqua une génération d'élèves par son interprétation républicaine du kantisme, et Brunschvicg et Léon, en confiant l'introduction au premier fascicule de la *Revue de Métaphysique et de Morale* à leur ancien professeur, témoignèrent de la proximité de leurs interprétations de ce que pourrait, si ce n'est devrait être, la philosophie post-kantienne. Ce fut par la suite un nouvel exercice scolaire, mais cette fois volontaire, qui fit travailler Brunschvicg sur Kant : en 1891, Hachette publia la traduction collective qu'il avait dirigée pour entraîner ses camarades et lui-même à la maîtrise de la langue allemande, à laquelle contribua notamment André Cresson²², des *Prolégomènes à toute métaphysique future qui voudrait se présenter comme science*. Mais une fois ce travail conclu, notes personnelles et correspondances attestent la diversité des intérêts du jeune Brunschvicg et son absence de reprise systématique des textes qui fondent le criticisme dont il se réclame.

Ainsi, les travaux personnels, les lectures dont Brunschvicg fait part à ses amis, et leurs discussions, composent l'environnement étonnamment peu kantien d'une thèse aux allures néo-kantiennes. C'est pourtant bien une théorie du jugement élaborée à partir des résultats critiques que propose Brunschvicg.

Comment la division du nécessaire, du réel et du possible apparaît-elle centrale à un jeune philosophe lecteur de Plotin, de Pascal et de Spinoza ? C'est d'abord dans les réflexions engagées lors de l'étude

21. IMEC, Fonds Brunschvicg, BRN 1.6. Brunschvicg obtient la note de 9/10.

22. André Cresson (1869-1950), normalien, fut professeur au lycée Louis-le-Grand. En 1897, il publie *La morale de Kant, étude critique*, chez Alcan. Ses nombreux travaux portent par la suite sur l'histoire de la philosophie au travers, entre autres, l'étude du « problème moral » et l'idée de système philosophique.

de Spinoza que s'initie l'intérêt pour le problème de la modalité. La thèse de 1897 reformule-t-elle dans le vocabulaire critique les analyses des genres de connaissance proposées en 1890 puis en 1894 ? Comment la hiérarchie du nécessaire-subi et du nécessaire-compris éluciderait-elle la tripartition que Brunschvicg propose dans le chapitre III de sa thèse ? L'*Éthique* présente une double théorie de la nécessité : incomprise, elle maintient la conscience dans la « servitude », reconnue, elle la libère et la rend adéquate à l'activité de la substance. Peut-on extraire du système métaphysique spinoziste, et insérer dans les problèmes de logique et d'épistémologie contemporains, la thèse que la conscience de la nécessité constitue la liberté ? Reformuler la question en termes de modalité semble brutal. *La modalité du jugement* soutient, néanmoins, la possibilité de cette traduction. Il existe un passage entre le monisme de la substance pour lequel l'intelligence s'identifie au nécessaire, et le dualisme impliqué par les modalités, où la pensée « pose » l'être sans ni le générer, ni être certaine de l'apodicticité de son acte. Répondant à Halévy, étonné qu'on puisse « après Kant », chercher la vérité de la philosophie – et la philosophie de la vérité – dans l'*Éthique*, Brunschvicg souligne la parenté de la « Philosophie de la Réflexion » et des thèses spinozistes²³. La différence de méthode n'est qu'apparente : dans les deux cas, le retour de la pensée sur ses conditions vise à ramener les genres de connaissance à des types de jugement. Or, que suppose ici Brunschvicg ? Que le spinozisme est une *philosophie du jugement*. C'est dès lors en faisant des résultats de la *Critique de la raison pure* des acquis, que Brunschvicg se confronte aux interrogations suscitées par le spinozisme. De fait, il ne remet jamais en cause le principe selon lequel l'activité de l'esprit consiste à *juger*. Cet énoncé, guère spinoziste²⁴, tire directement le problème de la vérité vers sa formulation kantienne. De là, la question de la connaissance et de l'adéquation à la nécessité de la raison se pose depuis l'analyse du sujet jugeant. En cette perspective subjective, la connaissance doit cependant conserver

23. « Quelques lettres inédites de Léon Brunschvicg », art. cit., lettre à Halévy du 27 mars 1892, p. 9. On ne peut l'assurer catégoriquement, mais il est probable que cette lettre réponde à la longue note d'Halévy sur le mémoire de Brunschvicg, cf. « Lettres d'Élie Halévy à Léon Brunschvicg (1891-1914) », éd. M. Marchal, *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 2025/2, lettre I, p. 212-216.

24. Sur la présence du concept de « jugement » dans l'œuvre de Spinoza, voir P.-F. Moreau, « Le jugement chez Spinoza », dans *Les facultés de l'âme à l'âge classique*, dir. Ch. Jaquet et T. Pavlovits, Paris, éd. de la Sorbonne, 2006, p. 257-269.

la valeur morale que Spinoza lui accordait. Le chapitre V de la thèse, conduisant les résultats de l'analyse du jugement théorique vers la pratique, n'implique-t-il pas le refus d'une rupture de la deuxième *Critique* vis-à-vis de la première, au profit de l'identification, lue dans l'œuvre de Spinoza, entre vérité et bien²⁵ ? L'unité identifiée comme principe du spirituel par *La modalité du jugement* ne dépend-elle pas alors de la résistance de l'univocité de la *mens* à l'égard de la scission théorico-pratique de la raison kantienne ?

La modalité du jugement ne peut donc s'envisager indépendamment de l'enthousiasme spinoziste du début des années 1890. Si le *Spinoza* était déjà marqué par un discret héritage kantien (en témoigne l'usage, dès la page 2 de l'édition originale, du vocabulaire du jugement, culminant page 3 avec l'expression « faculté de juger »), la thèse française exprime la volonté brunsvicgienne de construire une théorie du savoir vrai et nécessaire qui soit d'abord une théorie du jugement. Le monisme de l'*Éthique* laissera-t-il place au dualisme kantien ? La « forme d'intériorité » se distingue de l'idée auto-affirmative en ce qu'elle dépend de son opposition à ce que l'intelligence n'est pas. Dans le cas de l'idée auto-affirmative, il n'y a pas de relation entre l'étendue et la pensée : celle-ci ne reçoit rien de la première comme une matière à laquelle elle imposerait sa forme. Au contraire, la forme d'intériorité est contrainte de composer : seule, elle ne produit aucune connaissance. Quel est alors cet « autre » de la pensée que *La modalité du jugement* reconnaît indispensable à l'élaboration des jugements mixtes ? Que le « *Cela est* » du jugement d'extériorité soit aussi peu une connaissance que la simple copule du jugement d'intériorité, pure identité, implique-t-il que nos jugements résultent de la mise en relation de l'un et du divers, du pur et de l'empirique ? À l'auto-affirmation de l'idée serait ainsi substituée l'affirmation brunsvicgienne de la dépendance de la pensée à l'égard de son autre. Or la théorie de la modalité ne concède peut-être pas si frontalement ce dualisme. L'extériorité ne caractérisera-t-elle que le degré inférieur de la connaissance brunsvicgienne, ou sera-t-elle la condition de l'ensemble de ses produits ? Se révélera-t-elle être une illusion réaliste, ou la vérité du rapport de la pensée à ce qu'elle pense ? Quand bien même le travail du sujet connaissant sera de toujours diminuer la part d'extériorité dans ses jugements, théoriques ou pratiques,

25. Voir, entre autres, *Éthique*, II, prop. XLIX, scol., et IV, prop. XXIV et XXVIII.

La modalité de jugement maintient la réalité de cette extériorité – sans laquelle le jugement et l’affirmation de l’idée adéquate se confondraient.

Il ne faudrait pas, pour autant, réduire la thèse de 1897 à une discussion kantienne de Spinoza, et la diversité de ses références interdit une telle interprétation. Son horizon historique trace et sépare les différentes possibilités interprétatives du problème de la modalité. Dès lors, il ne s’agit en rien de dénoncer, depuis le criticisme, la méthode spinoziste. Spinoza et Kant sont au contraire rétrospectivement réunis dans un même effort : surmonter l’opposition du libre et du nécessaire et la reléguer à un effet d’ignorance. Tous deux les conçoivent dans leur coïncidence rationnelle. Que permet cette lecture ? Une première identification des philosophies de la raison, par leur dénonciation de la confusion de l’indépendance et du libre. Brunschvicg distingue la thèse selon laquelle la pure intériorité de la raison garantit à la fois l’autonomie et l’intelligence, des propositions adverses, principalement réalistes²⁶. Ne disposant pas encore de la classification historique et systématique que les travaux ultérieurs à 1910 développeront²⁷, et n’en ayant pas l’ambition, *La modalité du jugement* propose néanmoins une première identification des « logiques » directrices de l’histoire de la philosophie, que la thèse latine confirme en se concentrant sur l’opposition d’Aristote à Platon²⁸. Dès l’année 1897, Brunschvicg construit sa critique du Stagirite, qu’il développera durant ses quasi cinquante années d’écriture. A l’opposé des simplifications qui feraient de Brunschvicg l’ennemi constant d’Aristote et le partisan du platonisme, *La modalité du jugement* souligne la déficience de l’idéalisme platonicien vis-à-vis de l’exigence contemporaine d’une philosophie du jugement post-critique. Cette première interprétation de Platon

26. Dès 1897 s’applique donc le tableau analytique proposé par F. Worms dans *La philosophie en France au XX^e siècle, Moments*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2009, p. 41, déterminant Brunschvicg comme critique du « réalisme naïf » par la méthode de la « réflexion » pure, depuis le « point de vue théorique ou transcendantal ».

27. Pour J. Laporte, *La modalité du jugement* a la spécificité d’exposer de manière dialectique ce que les textes ultérieurs de Brunschvicg justifieront par l’examen de l’histoire, cf. « Léon Brunschvicg historien de la philosophie », *RMM*, 1945, n° 1/2, p. 86.

28. Sur son rôle dans la thèse principale, voir le résumé de L. Fedi, « Du primat du jugement à l’édification de l’esprit : éléments d’interprétation pour une lecture de Léon Brunschvicg », *RMM*, 2021/3, p. 290. Entre Platon et Aristote se joue la distinction de la « logique des relations » et de la « logique verbale » ou « du substrat », entre lesquelles les philosophes ultérieurs se partagèrent.

fait de lui autant l'inaugurateur de l'idéalisme occidental que celui qui rendit aporétique le problème des modalités du jugement. Pourquoi cette équivocité ? Car son idéalisme démontre certes l'indépendance de la pensée à l'égard d'un éventuel « être concret », mais, fasciné par l'incompatibilité de l'un et de l'être, il se perd dans la contemplation du vide de l'unité pure et, par là même, n'aboutit à aucune philosophie du jugement²⁹. À l'opposé, Aristote eut le mérite de découvrir et de formuler les conditions de cette dernière, mais il la rendit caduque en la faisant dépendre d'une ontologie réaliste.

Pour bien saisir les conditions de déploiement des analyses de Platon et d'Aristote initiées dans le chapitre II de *La modalité du jugement*, il importe de ne pas trop fortement séparer les deux thèses, quand bien même Brunschvicg, par la suite, se référera moins à la latine. La dédiant à Jules Lachelier, qui travailla amplement le rapport de la pensée à l'égard des formes syllogistiques³⁰, il y reformule les axes critiques, mais aussi positifs, de son intellectualisme. On y lit la manière dont il constitue son anti-réalisme. L'étude des syllogismes entend justifier l'illégitimité de la transformation du qualitatif en substantif. Par l'exposition des conséquences épistémiques de la dépendance des procédés de la pensée à l'égard de choses objectives à intuitionner, Brunschvicg expose la contradiction entre les thèses réalistes et le devenir des sciences. Le rapport de la logique à la métaphysique détermine

29. Voir *infra*, p. 78-82.

30. Cf., entre autres, le *Cours de logique*, dont la deuxième leçon a été « copiée » par Brunschvicg, donné à l'École normale supérieure en 1866-1867, Paris, Éditions universitaires, 1990, p. 58, la traduction de sa thèse latine *De natura syllogismi* dans le premier numéro de la *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, t. I, 1876, p. 468-487, « Les conséquences immédiates et le syllogisme », et « La proposition et le syllogisme », *RMM*, 1906, t. 14, n° 2, p. 135-164, repris dans les *Œuvres de Jules Lachelier*, t. I, Paris, Alcan, 1933, p. 93-122 et p. 123-166. Il discute longuement des problèmes nés des formes des syllogismes dans sa correspondance – que Brunschvicg connut par la suite fort bien, pour avoir participé à la réunion des lettres et pour avoir reproduit et conservé dans ses papiers personnels un grand nombre d'extraits – notamment dans sa lettre à Rabier du 29 octobre 1886, partiellement transcrite dans le volume des *Lettres*, h-c, 1933, p. 135 *sq.*, consultable dans son intégralité à la Bibliothèque de l'Institut sous la cote 4687. Voir aussi sa lettre à Séailles du 18 mars 1886, *ibid.*, p. 135, et celles, plus anciennes, à Ravaisson, du 23 février, du 1^{er} juin et du 22 novembre 1858, lisibles sous la cote Ms 4687 7 à la Bibliothèque de l'Institut. Sur la genèse de sa thèse latine sur le syllogisme, voir sa lettre à Boutroux du 8 août 1869, Ms 4688.

les conditions ontologiques de la relation établie par Aristote entre l'intelligence et ses objets. Car c'est bien dans une méta-physique dépendante d'une physique que s'insère l'étude de la connaissance. Celle-ci, comme l'écrit Brunschvicg, est inséparable du « syllogisme suprême » qui est « Dieu »³¹. Or Aristote ne subordonne pas seulement l'ordre de la connaissance à sa théorie du premier moteur, mais à l'ordre des soi-disant choses naturelles singulières³². Par-là, il fait dépendre notre activité intellectuelle de ce qui n'est pas elle et rend insoluble le rapport de l'une à l'autre. En découle le non-recoupement de l'ordre du « pour nous » et de l'ordre de « l'en soi », alors même que la connaissance prétend à leur assimilation. Le rapport de l'individuel à son genre, analysé au sein de l'étude du syllogisme, conduit ainsi à dénoncer la théorie aristotélicienne de la connaissance et à expliciter la manière dont elle nie l'intellectualisme des « Socratiques », comme Brunschvicg le note dans le premier paragraphe de *La vertu...* On découvre ainsi dans la thèse latine non seulement le complément critique de la thèse française, mais surtout le premier réquisitoire technique effectué par Brunschvicg de la méthode, du but et des présupposés d'Aristote. Bien qu'elle n'ait pas eu pour but d'étudier directement la pensée de Socrate³³, la dénonciation du dévoilement, élaboré par Aristote, de son intellectualisme, détermine ce qui, dans une philosophie contemporaine du jugement enrichie des progrès de la logique, peut être retenu ou non de la théorie platonicienne de la connaissance. La thèse latine outrepassa alors le commentaire historique et fait écho aux usages brunschvicgiens de la logique de la fin du XIX^e siècle, lisibles dans la thèse française. Essentielle à l'établissement de la philosophie brunschvicgienne de la connaissance, *La vertu métaphysique du syllogisme*

31. *Infra*, p. 322.

32. Selon P. Terzi, le problème que découvre Brunschvicg dans sa thèse latine et qu'il traite plus directement en 1922 dans *L'expérience humaine et la causalité physique* est celui du « rapport entre l'ordre de la connaissance et celui de l'expérience » (cf. *La philosophie française au miroir de Kant [1854-1986]*, Paris, Honoré Champion, 2023, p. 360). Aristote ne parvient à surmonter leur contradiction là où la connaissance atteste une communication.

33. Le projet initial de la thèse latine comptait peu orienter l'étude vers Socrate et Platon, cf. « Quelques lettres inédites de Léon Brunschvicg », art. cit., lettre à Halévy de janvier 1894 écrite à Tours, p. 13 : « J'ai écrit deux pages d'introduction pour ma thèse latine ; et demain, je prononcerai ce nom de Socrate, mais comme je n'ai rien à dire de lui que simplement il a donné sa valeur au concept, je ne suis pas embarrassé. »

appuie le criticisme anti-métaphysique de la thèse principale, autant qu'elle en soutient l'analyse de la proposition judicative. Soulignant la fondation réciproque de ses deux projets de thèse, le jeune Brunschvicg notait lui-même : « j'applique à Aristote ma méthode universelle : déterminer la métaphysique par la logique, j'en conclus un système d'une souplesse merveilleuse, mais d'une fragilité absolue »³⁴. Cette souplesse est celle de l'intellectualisme ouvert à l'enrichissement scrupuleux et progressif de la raison par elle-même ; fragile car, dans son anti-dogmatisme, la pensée critique ne se découvre effective que par l'expérience de son effort d'activité et d'autonomisation.

Les contemporains de Brunschvicg découvrent-ils ainsi en 1897 une nouvelle « théorie de la connaissance »³⁵ ? Le jeune G. E. Moore, reconnaissant son incompréhension de plusieurs points de l'ouvrage dont il fait le compte-rendu, affirme que « la modalité est un excellent point d'approche des problèmes fondamentaux de la métaphysique »³⁶. Remarque peu laudative de la part de celui qui sera rapidement un représentant majeur de la philosophie analytique anglaise et le défenseur du « sens commun ». Faisant mine d'analyser la connaissance, Brunschvicg s'engagerait dans des considérations dépassant la simple description des procédés psycho-cognitifs. On ne peut cependant ramener si facilement la pensée brunschvicgienne à la métaphysique qu'elle dénonçait. Que les implications d'une théorie du jugement théorique et pratique soient de nature métaphysique ne signifie pas que *La modalité du jugement* en propose un traitement métaphysique.

34. *Ibid.*, p. 12.

35. A. Meiklejohn, « *La Modalité du jugement* by Léon Brunschvicg », *The Philosophical Review*, vol. 6, n° 6, 1897, p. 677.

36. G. E. Moore, art. cit., p. 554. L. Weber complète de la sorte cette opinion : « En étudiant le jugement, l'auteur ne s'est limité ni à un problème de logique, ni à une théorie de l'entendement ; c'est l'activité intellectuelle tout entière dans son essence et sous ses divers aspects qu'il a voulu envisager, c'est la théorie de la connaissance qu'il a reprise pour son propre compte, et, pour tout dire, une métaphysique, c'est-à-dire une conception synthétique des rapports de l'intelligible et du réel, qu'il a construite sur le plan élargi du problème de la modalité », cf. « *La Modalité du jugement* par M. Léon Brunschvicg », *RMM*, t. 6, n° 4, 1898, p. 474. C'est également l'avis de J. Segond, dans « L. Brunschwig. [sic] – *La Modalité du Jugement* », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, t. 46, 1898, p. 526-527. À l'opposé, pour M. Gex, Brunschvicg « réduit la métaphysique à la théorie de la connaissance », cf. « L'idéalisme critique de Léon Brunschvicg », *Revue de théologie et de philosophie*, 1970, 20, p. 157.

Brunschvicg refuse que l'analyse ramène aux systèmes pré-critiques dans lesquels l'observation de l'activité intellectuelle conduisait à traiter de Dieu ou des essences sans prendre en compte la structure judicative permettant ce discours. *La modalité du jugement* se présente comme un travail d'analyse et de distinction, ample, certes, mais en rien comme un système de la connaissance *et de l'être*. Car l'affirmation de cet « être » sera conditionnée par le rapport de la copule à la pensée, et non par celui, auquel les réalistes nous avaient habitué, de la chose même au sujet. Il n'y a d'être qu'en tant que connu. Notre rapport à lui se réduit à l'usage du verbe « être ». Tel est le fondement de la charge anti-métaphysique et anti-ontologique du jeune Brunschvicg dans sa thèse française.

Le compte-rendu de *La modalité du jugement* paru dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, que Brunschvicg avait probablement ou lui-même écrit, ou relu, le souligne nettement : le but de cette thèse n'est pas l'élargissement de la connaissance, mais la compréhension de ses conditions³⁷. En cette ambition transcendante – bien que Brunschvicg ne s'approprie pas le terme – et critique, n'est cherché qu'un progrès intensif et non extensif. La considération des jugements pratiques ne répond à aucune exigence systématique. « Moyen d'épreuve » davantage que tentative de déduction³⁸, la perspective pratique assure la continuité et la réalisation de la vie de l'esprit au travers de ses déterminations, commandées par un même principe : la forme d'unité qui dirige l'exercice de la raison.

Au regard que Brunschvicg avait sur son travail au moment de sa soutenance, fait écho celui, rétrospectif, qu'il lui porte à la toute fin de sa vie. Quel était le but de ce premier ouvrage doctrinal, se demande-t-il ?

37. Dans un brouillon de plan de sa thèse, Brunschvicg explicitait de la sorte son but, cf. IMEC, fonds Brunschvicg, BRN 26.7 : « Plan : Toute philosophie est une traduction. On ne traduit que l'intelligence avec quelque chance de fidélité. Type de toute autorité.

L'acte qui est traduit c'est le *jugement*. Unité qui ne suppose pas une multiplicité. Comment s'étudie le *jugement* ? Dans sa modalité ».

38. J. Nabert, « La correspondance des valeurs chez Brunschvicg », *RMM*, 1945, n° 1/2, p. 55. Sur « l'inspiration majeure » que constitue, dès *La modalité...*, l'implication, dans l'activité théorique, de sa signification pratique, voir A. Simha, « Conscience scientifique et conscience religieuse : unité de la philosophie de l'esprit de Brunschvicg », *RMM*, 2021/3, p. 356. Pour une perspective plus critique, voir R. Aron, « La philosophie de Léon Brunschvicg », *RMM*, 1945, n° 1/2, p. 133.

« la Modalité du Jugement a été conçue dans son germe pour dénoncer l'identification de la nécessité de fait, contrainte, extériorité, avec la nécessité de droit, liberté, intériorité »³⁹. Qu'est cet effort de distinction si ce n'est celui qu'il avait lu dans l'*Éthique* ? De ce lent et minutieux travail, décrit toujours menacé par le réalisme que les apparences et le langage confortent en permanence, Brunschvicg manifeste l'importance. Se réfléchir, telle elle est la condition de la libération de l'intelligence des préjugés et de son progrès dans la vie rationnelle.

39. IMEC, Fonds Brunschvicg, Correspondance 36.9, Lettre au Père Lenoble du 13 juillet 1943.

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

C'est une troisième réédition des thèses que propose ce deuxième tome des *Œuvres philosophiques* de L. Brunschvicg. Succédant à celles de 1934 et de 1964, elle espère donner au public un accès renouvelé à ses premiers écrits doctrinaux.

La présente édition suit, à l'exception du supplément II, le texte de celle effectuée en 1964. Les notes faites par Brunschvicg sont maintenues en bas de page. Nous ne proposons pas un commentaire des thèses de Brunschvicg, ainsi les notes en fin de volume ne visent-elles qu'à apporter des informations complémentaires, en rien, donc, à *expliquer* le texte.

Le volume comprend dans cet ordre : *La modalité du jugement*, *La vertu métaphysique du syllogisme selon Aristote*, la retranscription de la soutenance des thèses et le résumé de *La modalité du jugement*, publiés dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, t. V, mai 1897, Supplément, respectivement p. 13-19 et p. 1-2.

Remerciements

Je remercie en premier lieu Jean-Michel Le Lannou et Arthur Cohen, pour avoir encouragé cette réédition et m'en avoir confié la responsabilité. Elle n'aurait pu se réaliser sans le soutien matériel de la Fondation Meyer et de l'association Idea, auxquelles j'exprime ma gratitude. Que l'IMEC et ses membres la reçoivent également pour leur accueil. Mes remerciements vont enfin à Frédéric Berland, qui a annoté la thèse latine, et à l'ensemble des membres du comité scientifique de cette édition : Hourya Benis-Sinaceur, Denis Kambouchner, Dominique Pradelle et André Simha.

Marion Marchal

LA MODALITÉ DU JUGEMENT

À MONSIEUR DARLU

Hommage de son élève.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

Au lycée Condorcet, notre maître Darlu^I, à qui notre thèse française de doctorat est naturellement dédiée, nous apprenait, non pas seulement la philosophie avec ce qu'elle comporte de précision technique, ce qu'elle exige de sévérité envers soi-même, mais aussi en quel sens la vie d'un philosophe devait être orientée pour être digne d'être vécue.

L'éclectisme français du XIX^e siècle^{II} simplifiait arbitrairement les doctrines du passé sous prétexte de les adapter aux besoins des temps nouveaux, il en laissait échapper la profondeur et la fécondité. La tentative, faite par Cousin avec Platon et Descartes, avait été en vain recommencée, avec Kant par Renouvier, avec Spinoza par Taine, avec Leibniz par Fouillée. En revanche, lorsque Darlu nous exerçait à méditer les œuvres de Jules Lachelier^{III} et d'Émile Boutroux^{IV}, nous étions amenés à découvrir dans leur principe radical les valeurs rationnelles, telles que l'histoire les manifeste, par la constance, non d'une formule abstraite, mais d'une efficacité progressive.

De ce point de vue les analyses de *La modalité du jugement* impliquaient une étude préparatoire, qui a fait l'objet de notre thèse latine concernant la portée métaphysique du syllogisme suivant Aristote. Il s'agissait de décider si la déduction logique peut légitimement apparaître comme l'instrument par excellence de la connaissance de la nature. Or il ne suffit pas, à cet égard, de reproduire l'aphorisme vague et général : *le moyen-terme est cause*. Puisque Aristote a énuméré, d'une part, trois figures de syllogismes, se distinguant par la place et le rôle du moyen terme, d'autre part, quatre types de causes, concourant, chacune pour leur compte, à l'explication totale des phénomènes et des êtres, nous devons pénétrer à l'intérieur de la doctrine, chercher comment et dans quelle mesure Aristote avait travaillé pour assurer cette correspondance, appelée à supporter l'édifice commun de l'*Organon* et de la *Métaphysique*.

Pour lui la syllogistique était l'accomplissement de l'entreprise socratique qui, à travers le discours inductif, aurait poursuivi la définition des essences conceptuelles. Mais, en fait, et c'est un point qu'Émile Boutroux avait bien établi contre Éduard Zeller^V, c'est seulement sur le terrain de la

pratique, pour l'organisation d'un avenir humain, que la conscience de l'universalité de la loi précède l'acte singulier dont elle est destinée à fonder la valeur. Dans la vie spéculative, au contraire, et de l'aveu d'Aristote, nous parlons toujours des existences particulières. Et dès lors, si Aristote fait du syllogisme de la première figure, à conclusion affirmative et universelle, le modèle du raisonnement parfait, s'il veut que le moyen terme y joigne l'intelligibilité d'une forme à la réalité d'une substance, cela témoignera simplement qu'il renverse le processus naturel du savoir humain et qu'il y substitue le mirage d'un ordre supposé en soi. Autrement dit, il renoue à contre sens, par-delà Socrate, la tradition naïvement ontologique des *Physiologues*. Et du moment que l'analyse historique a dissipé le préjugé d'une métaphysique illusoire, toute la doctrine de la déduction logique va changer, non seulement de portée, mais d'aspect.

Aristote avait considéré la conversion des jugements comme une opération immédiate, et il s'y était appuyé pour justifier, par un procédé purement mécanique, les syllogismes de la seconde et de la troisième figure. Or, et déjà Ramus^{VI} s'en était aperçu, il y a là un cercle vicieux^{VII} : la conversion ne se comprend qu'explicitée elle-même en un syllogisme. La théorie véritable du syllogisme, c'est celle qui a été indiquée par Lambert^{VIII} à la fin du XVIII^e siècle, et que Jules Lachelier a magistralement développée à diverses reprises¹ : chacune des trois figures y retrouve sa physionomie originale, exprimant une démarche autonome de l'esprit. Le syllogisme de la seconde figure, où le moyen terme est deux fois *sujet*, c'est-à-dire deux fois considéré en extension, a une conclusion nécessairement négative, non qu'il soit le moins du monde « imparfait », mais parce qu'il met en forme un processus de comparaison qui s'accomplit effectivement par la méthode expérimentale et dont nous savons, depuis Bacon, qu'il n'a de force probante qu'à la condition de discriminer.

D'autre part, le syllogisme de la troisième figure, où le moyen terme est pris deux fois comme *prédicat*, c'est-à-dire deux fois en compréhension, ne conclut légitimement que si la liaison intrinsèque des caractères est dégagée de tout postulat d'existence empirique ou métaphysique, maintenue par conséquent sur le terrain de l'intellectualité pure où s'est installée la mathématique avec Descartes.

Le syllogisme de l'essence, qui fait entrer le moyen terme à titre de sujet dans la majeure, de prédicat dans la mineure, loin de traduire

1. *De Natura Syllogismi*, 1871 ; – « La nature du syllogisme », *Revue philosophique*, mai 1876 (et *Œuvres*, 1933, t. I, p. 93) ; – enfin *apud Logique de Rabier*, 1887, p. 60-66.

un idéal auquel devrait se ramener toute autre forme de connexion rationnelle, n'a aucun rapport intrinsèque avec les normes de vérité que l'avènement d'une physique mathématique a permis de constituer.

Notre thèse latine : *Qua ratione Aristoteles metaphysicam vim syllogismo inesse demonstraverit*, établissait donc qu'Aristote avait échoué dans son ambition de définir l'infrastructure technique d'une philosophie rationnelle. De là cette conséquence capitale qui devait servir de point de départ à notre thèse française : en faisant du jugement de prédication, où la copule signifie l'inhérence d'un attribut au sujet, le type exclusif du jugement, à propos duquel se posera le problème de la vérité, la tradition scolastique a commis une aveuglante pétition de principe.

Conclusion qui devait être soumise à l'épreuve par le prodigieux essor de la logistique contemporaine. Or, de Peano^{IX} et de Russell^X à Hilbert^{XI} et à Wittgenstein^{XII}, est apparu dans une lumière de plus en plus vive le caractère formel et verbal du processus déductif : envisagé en lui-même, il demeure étranger à la psychologie de l'intelligence comme à la conquête de la réalité. C'est une fois éliminé le préjugé concernant la hiérarchie des genres et des espèces, érigés en essences, c'est une fois assurée la victoire d'un nominalisme radical qu'il est possible d'apercevoir la valeur de la connaissance rationnelle.

Il y a plus : celui qui a été en France le promoteur des études logistiques, Louis Couturat^{XIII}, en attirant l'attention sur les travaux de Mac Coll^{XIV} et de Frege^{XV}, a montré comment cette dissociation entre la logique des concepts et la logique de la vérité, si précieuse pour couper court désormais à toute méprise sur le sens même de la raison, avait déjà été définie, d'une façon claire et péremptoire, dans le dernier quart du XIX^e siècle. *L'experimentum crucis* que nous avons tenté à la page 56 du présent ouvrage, en intervertissant les prémisses de Felapton, était réalisé dès 1878 par Mac Coll dans un respect absolu des préceptes scolastiques. Voici, par exemple, un syllogisme en Darapti, qui est correct et qui devient absurde du moment qu'on lui accorde la moindre portée ontologique.

*Tout dragon souffle des flammes,
Tout dragon est un serpent ;
Donc Quelque serpent souffle des flammes².*

2. « The Calculus of Equivalents (II) » *apud Proceedings of the London mathematical Society*, vol. IX, 13 juin 1878, p. 184. Cf. *Les étapes de la philosophie mathématique*, 1912, p. 83 [§ 48].

De même il m'eût été avantageux de mettre à profit les livres de Frege, la *Begriffsschrift*, de 1879, les *Grundlagen der Arithmetik*, de 1884³, pour appuyer l'interprétation de la fonction du concept, pour dégager plus nettement encore le jugement de relation de sa subordination traditionnelle au jugement de prédication, pour mettre enfin hors de conteste ce point fondamental que la réflexion sur le rapport de notre affirmation à l'être affirmé par elle traduit une démarche de la pensée qui a besoin d'être justifiée pour elle-même, dont on n'a pas le droit de supposer qu'elle soit implicitement fondée par la formule de son expression. Autrement dit, la détermination de la modalité d'un jugement ne *précède* pas, comme le voulait la métaphysique d'Aristote, l'énoncé d'une assertion ; elle la *suit*.

Il serait superflu d'insister sur les modifications que nous aurions aujourd'hui à introduire, dans le détail de la terminologie plutôt que dans le fond des choses. Nous n'avons jamais rêvé de formules d'explication dialectique grâce auxquelles nous nous serions fait fort d'enfermer l'avenir, quel qu'il dût être, dans les cadres préformés d'un système. Notre but, tout au contraire, était de préciser la direction d'un progrès d'intelligence entre deux pôles de réalité empirique et de nécessité idéale qu'il nous eût paru également dangereux de cristalliser dans un absolu de la chose ou dans un absolu de la raison. Et, à l'époque, celle rupture délibérée avec les prétentions des métaphysiques périmées devait nous valoir le reproche paradoxal de hardiesse, sinon de témérité.

Nous n'avons pas besoin de rappeler, non plus, comme l'évolution de la science qui, en mathématique, a fait éclater les impératifs fallacieux du finitisme dogmatique, qui, en physique, rend impossible la représentation simple, la déduction *a priori*, de l'espace ou du temps, de la substance ou de la causalité, a élargi encore le fossé, accusé le contraste, entre les deux types irréductibles de jugement, d'une part position spontanée de l'être, liée à l'évidence apparente de l'intuition sensible, d'autre part affirmation réfléchie de l'être, procédant de la connexion intellectuelle qui confère à l'univers ses dimensions exactes. Les prétendues « crises » qui ont marqué le cours de la mathématique et de la physique contemporaines ne cessent de dénoncer, sinon d'écarter, la terminologie arbitraire dont sont dupes les métaphysiciens obstinés à tenter d'envelopper dans un réseau de concepts homogènes et de

3. Cf. *Les étapes de la philosophie mathématique*, p. 382 [§ 226].

confondre le réalisme illusoire de la perception, l'idéalisme bien fondé de la science. À chaque tournant de la route triomphale se renouvelle, pour le philosophe, le bienfait du doute méthodique, déjà inclus, si on y prend garde, dans la vision esthétique de l'univers. L'art, qui nous affranchit des apparences immédiates, nous révèle à nous-même notre capacité de pénétrer au-delà de ces apparences, en éliminant le point de vue inconsciemment anthropocentrique et égocentrique, pour appuyer aux normes internes de liaison une connaissance tout à la fois plus profonde et plus solide du réel.

À ce rôle médian de l'art nous avons fait également appel pour nous éclairer, pour nous garantir, le parallélisme des attitudes spirituelles dans l'ordre spéculatif et dans l'ordre pratique. Il est de la nature de l'instinct réaliste que les données de la représentation sensible soient prises pour des *choses en soi* : se levant tous les matins, se couchant tous les soirs, le soleil ne témoigne-t-il pas lui-même qu'il se meut autour de la terre ? Il est de la nature de l'égoïsme spontané que tout jugement d'action se réfère à l'expérience directe ou à l'espoir calculé d'une jouissance.

Le progrès moral exigera donc le même renversement des perspectives immédiates que le progrès de l'intelligence, le même déplacement radical du centre de notre intérêt et de notre satisfaction. L'universalité de sympathie, qui se développe en l'homme par la grâce de l'art, atteste qu'il ne lui est pas impossible de se détacher de son individu propre ; et ainsi, par-delà même la sphère de l'art, elle ouvre la voie à un avenir qui ne soit plus un prolongement et un reflet, où nous ferons une vérité de ce qui est notre raison d'être, la création de l'humanité en nous et par nous.

En ce sens, la méditation de la *Critique du Jugement* est ce qui permet de recueillir le bénéfice des deux autres *Critiques* en se délivrant des incertitudes et des embarras auxquels Kant s'est exposé par son asservissement au formalisme des catégories, et de souligner le caractère spécifiquement éthique du spiritualisme, qui était déjà essentiel chez Spinoza, mais dégagé de l'équivoque réaliste qu'entretenait la terminologie scolastique de la substance. Suivant l'inspiration de notre maître Darlu, *hier* se reliait donc à *aujourd'hui*, sans qu'il y ait pourtant à courir le risque d'altérer le passé ou de sacrifier le présent.

CHAPITRE I^{1, XVI}

DÉFINITION DU PROBLÈME

I. — DE LA NOTION D'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE

Comment l'esprit est-il amené à se poser le problème de la modalité du jugement, et en quels termes se présente ce problème ? telles sont les questions préliminaires auxquelles nous avons à répondre. Or, si nous voulons éviter l'arbitraire dans nos recherches, nous ne devons prendre d'autre point de départ que précisément cette nécessité de traiter les questions préjudicielles, de mettre en question la question elle-même. C'est cette nécessité qui définit l'investigation philosophique. Tandis que, dans une science déterminée, le savant étudie, suivant une méthode qui lui est imposée à l'avance, un objet dont il a admis à l'avance l'existence, le philosophe doit commencer par découvrir l'objet et la méthode de sa recherche, objet toujours nouveau, méthode toujours nouvelle, en ce sens qu'il lui demeure toujours possible d'en fournir une démonstration originale et plus profonde. C'est que la philosophie veut être une connaissance intégrale : or une connaissance

1. Les quelques renvois que contient ce livre sont sans doute très insuffisants pour marquer tous les auteurs avec qui nous nous sommes rencontré au cours de notre étude, ou dont nous avons pu nous inspirer sans y penser expressément. Nous prions ces auteurs d'excuser notre silence, et nous nous en remettons pour y suppléer au lecteur averti. Mais nous tenons à noter, sur le sujet qui nous a occupé, les Cours inédits, pour lesquels nous ne pouvions nous référer à des citations précises, dont le souvenir nous a été plus d'une fois très précieux : nous avons suivi au lycée Condorcet le cours de philosophie de M. Darlu ; nous avons eu communication du cours de Logique professé autrefois par M. Lachelier à l'École normale, et d'une leçon sur le Jugement de M. Lagneau ; enfin nous avons entendu à la Sorbonne les cours de M. Boutroux sur Descartes, sur Leibniz et sur Kant, et nous lui sommes particulièrement redevable pour le chapitre II de la présente étude.